LA

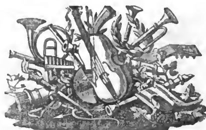
FILLE DU COCHER,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES,

Par M. de Rougemont.

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS SUR LE THÉATRE DU PALAIS-ROYAL, LE 2 AVRIL 1834.

3 SOUS.





A PARIS,

CHEZ MARCHANT, ÉDITEUR, BOULEVART SAINT-MARTIN, N° 12.

1834.

125)

PERSONNAGES	ACTEURS.
LE COMTE DE MORVILLE	M. DORMEUIL.
LE COLONEL	M. DERVAL.
DURAND	M. LEPEINTRE.
GRÉVAL, homme d'affaires	M. SAINVILLE.
JACQUES, Domestique	M. GALLE.
JULIENNE, Fille du Comte	Mlle EMMA.
Mme SCHOUKMAYER, Duègne.	Mme TOBY.



L'action a lieu en 1810. — *Le premier acte se passe à Paris, chez le Comte; le deuxième au château du Comte.*

IMPRIMERIE DE DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, N° 46, AU MARAIS.

LA FILLE DU COCHER,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES.

ACTE PREMIER.

Au lever du rideau, le Comte est assis, il achève de boire un verre d'eau sucrée... Le Colonel est près de lui, un bras sur le fauteuil. Jacques se tient derrière, une assiette à la main.

SCÈNE PREMIERE.

Le COMTE, le COLONEL, JACQUES.

LE COLONEL. Eh bien! monsieur, comment vous trouvez-vous?

LE COMTE. Bien, parfaitement bien : me voilà tout-à-fait remis, ce n'était qu'un saisissement. (*Il se lève, pose le verre sur l'assiette de Jacques, et lui fait signe de se retirer. Jacques sort. Au Colonel.* Je le répète : sans vous général...

LE COLONEL. Je ne suis que colonel.

LE COMTE. Ma voiture était brisée, et je ne sais vraiment ce qui nous serait arrivé... cet accident pouvait devenir sérieux.

LE COLONEL. C'est trop exagérer l'importance du service que le hasard m'a permis de vous rendre.

LE COMTE. Faites-moi l'amitié, colonel, de regarder désormais ma maison comme la vôtre, et d'admettre le comte de Morville au rang de vos amis les plus dévoués...

LE COLONEL. En vérité, monsieur le comte, je suis confus...

LE COMTE. Vous habitez la capitale?

LE COLONEL. Mon régiment est en garnison à Autun. Je suis absent de Paris depuis six ans. Je ne croyais pas y revenir sitôt...'mais un ami de ma famille m'ayant écrit que mon père venait d'éprouver un grand chagrin, que ma présence pourrait peut-être l'adoucir, j'ai obtenu du ministre de la guerre un congé.... J'arrive; j'ai quitté il y a dix minutes la diligence de Lyon dans la cour des Messageries impériales... et je me dirigeais vers la maison de mon père, que ma présence surprendra beaucoup, lorsque j'ai aperçu le danger auquel vous exposait la maladresse de votre cocher.

LE COMTE. Colonel, je me flattais de l'espoir de vous posséder toute la journée, mais un père... et surtout un père qu'on n'a pas vu depuis long-tems mérite la préférence.

LE COLONEL. Ah! si vous connaissiez le mien... l'homme le plus respectable, le plus digne d'être aimé...

LE COMTE. Je réclame au moins la permission de me présenter chez vous...

LE COLONEL, *refusant*. Ah! monsieur le comte.. je vous en prie... je ne reste à Paris que huit jours... j'ai l'ordre d'être de retour à Autun le 25... On parle de nous envoyer en Espagne... rejoindre la division du maréchal Masséna, l'enfant chéri de la victoire.

LE COMTE. Allons, allons... sur huit jours vous m'en donnerez bien un.

LE COLONEL. Je n'ose vous le promettre, et cependant votre insistance est trop aimable pour être payée d'un refus.

LE COMTE. A la bonne heure!

AIR : *Mon ame à l'espoir s'abandonne.*

Nous dînons demain en famille
A mon château des Andelys.
Je veux présenter à ma fille
Le plus jeune de mes amis,
Et le meilleur de mes amis.
Je suis certain que notre fête
Aura pour vous quelques appas,
Mais elle serait incomplète
Si vous ne vous y trouviez pas.

ENSEMBLE.

LE COMTE.

Nous dînons demain en famille
A mon château des Andelys.
Je veux présenter à ma famille
Le plus jeune de mes amis,
Et le meilleur de mes amis.

LE COLONEL.

Auprès du père et de la fille
Je sens qu'il est doux d'être admis.
Pour votre fête de famille,
Demain je quitterai Paris,
J'irai demain aux Andelys.

SCÈNE II.

Le COMTE, *puis* JACQUES.

LE COMTE, *seul*. Ce jeune officier supérieur a des manières parfaites... quelqu'un des nôtres que sa famille aura décidé à servir

Napoléou... J'étais si troublé, que j'ai oublié de lui demander comment il se nomme. (*Il sonne, Jacques paraît.*) Jacques !...

JACQUES. Plait-il, monsieur le comte?

LE COMTE. Que l'on remplace le cocher. Dans l'état où il est, il ne peut pas conduire. Et qu'à dix heures ce soir, voitures et bagages soient prêts à se mettre en route.

JACQUES. Pour quel endroit?

LE COMTE. Vous le saurez quand il en sera tems.

JACQUES, *sortant*. Cela suffit, monsieur le comte.

(Il sort.)

LE COMTE, *seul*. Ces domestiques sont si bavards! (*Après avoir regardé un instant, il court au cabinet.*) Ouvrons maintenant à Julienne.

(A peine a-t-il ouvert le cabinet, que Julienne sort vivement, et regarde partout, étonnée de ne pas trouver ce qu'elle attendait.)

SCÈNE III.

LE COMTE, JULIENNE.

JULIENNE. Quoi... rien... personne!... Il me semblait pourtant avoir entendu.... Vous n'étiez pas seul, monsieur.

LE COMTE. Non, j'étais avec un colonel de cavalerie qui me quitte à l'instant.

JULIENNE, *tristement, à part*. Un colonel!.. ce n'est pas lui! (*Au Comte.*) Puis-je vous demander des nouvelles de mon père nourricier?...

LE COMTE. Julienne, je te l'ai déjà dit: ce nom de père n'appartient qu'à moi seul.. Les soins qu'on t'a donnés pendant mon absence ont dû t'inspirer une reconnaissance que je suis loin de blâmer, mais dont il ne faut pas exagérer les expressions.

JULIENNE. En est-il qui soient au-dessus de la conduite de Duraud?

AIR : *L'humble toit de mon père.*

Par de sages leçons dirigeant mon enfance,
Il guida ma raison, éclaira mon esprit;
Je lui dois les talens qui charment l'existence,
Je lui dois la vertu qui souvent l'ennoblit.
Je fus l'objet sincère
De ses soins assidus,
S'il eût été mon père,
Qu'aurait-il fait de plus?

LE COMTE. C'est fort bien.. mais ce n'est pas moins un homme du peuple... un cocher.

JULIENNE. C'est l'ame la plus noble, la plus élevée... Ah! combien je rougirais de lui paraître ingrate!

LE COMTE. Mais tu ne l'es pas, tu ne peux pas l'être... nous ne le serons jamais.. Ce matin j'ai passé chez lui,.. je ne l'y ai pas rencontré... mais en rentrant il trouvera quelque chose qui lui fera plaisir.

JULIENNE. Ah! je vous en remercie.

LE COMTE. Ne t'y trompe pas, c'est un homme que j'estime beaucoup... mais tu conçois que je ne puis pas le recevoir chez moi...

JULIENNE. Pourquoi?.. Je ne pourrai donc pas le voir avant de quitter Paris?

LE COMTE.

AIR : *Valse de Robin-des-Bois.*

Ne te désole pas, ma fille,
Nous sommes forcés de partir,
Mais une lettre bien gentille
Lui fera le même plaisir.

JULIENNE.

Pourquoi partir? rien ne vous presse.
Mon cœur qu'il sait apprécier
Voudrait lui montrer sa tendresse.

LE COMTE.

Ça se montre sur le papier.

ENSEMBLE.

LE COMTE.

Ne te désole pas, ma fille,
Nous sommes forcés de partir,
Mais une lettre bien gentille
Lui fera le même plaisir.

JULIENNE.

J'aurai beau la faire gentille,
Je doute, à ne vous point mentir,
Qu'une lettre de votre fille
Lui fasse le même plaisir.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, JACQUES.

JACQUES, *annonçant*. M. Gréval.

LE COMTE. Ah! mon homme d'affaires.

JACQUES. M. Leroi, le marchand de modes de mademoiselle, descend de cabriolet.

LE COMTE. Va le rejoindre, mon enfant, va, prends, achète, choisis tout ce qui te plaira; je veux que la toilette de ma fille fasse envie à toutes les élégantes de l'empire...

(Il embrasse Julienne; elle sort avec Jacques.)

SCÈNE V.

LE COMTE, GRÉVAL.

LE COMTE. Mon cher Gréval, je me disposais à passer à votre cabinet.

GRÉVAL. Monsieur le comte ne m'y aurait pas trouvé. Je sors de déjeuner chez Baleine au Rocher de Cancale.

LE COMTE. Gourmand!

GRÉVAL. Non, nous y avons mangé un turbot délicieux, et arrangé à l'amiable un divorce par incompatibilité d'humeur et de caractère... Il n'y a que là qu'on mange de bon poisson. A quatre heures il faut que je sois au bois de Boulogne.

LE COMTE. Pour essayer un cheval?

GRÉVAL. Pour une transaction... Je dine à sept heures chez Véry...

LE COMTE. Partie fine.

GRÉVAL. Nous signons une soumission pour la fourniture des hôpitaux... et enfin j'ai rendez-vous ce soir à dix heures à l'Opéra.

LE COMTE. Pour voir les Bardes?

GRÉVAL. Non, pour y discuter un projet de faillite... Je n'ai pas un moment à donner au plaisir.

LE COMTE, *souriant*. Je vous plains, messieurs... Vous gagnez un argent du diable!

GRÉVAL. L'empereur nous a ruinés... il a mis de l'ordre partout. Ah! parlez-moi du directoire... tout se vendait... s'achetait... c'était un commerce universel... Sous Barras j'ai traité pour ma part de plus de 150 radiations d'émigrés... Ça se faisait de compte à demi avec les administrations... c'était l'âge d'or des hommes d'affaires et des garçons de bureau.

LE COMTE. A cette époque-là, moi, j'étais en Russie.

GRÉVAL. Je me flatte que vous y avez un peu entendu parler de nos victoires.

LE COMTE. Condamné à mort par votre république, je n'ai jamais eu grande confiance en votre directoire... Mais quand j'ai vu Bonaparte reconnu par la majeure partie....

GRÉVAL. De l'Europe?

LE COMTE. Non, du faubourg Saint-Germain... j'ai senti que j'aurais mauvaise grâce à le bouder plus long-tems. Je suis revenu à Paris... Napoléon m'a rendu cet hôtel, mon château, et plus tard l'empereur m'a nommé son chambellan. Mais je suis revenu de là-bas très-léger d'argent... l'empereur veut qu'on fasse figure et je suis fort embarrassé... j'ai de vieilles dettes à acquitter... La vente de mon château, l'établissement de ma fille, sont donc deux choses pressées, importantes... que je voudrais terminer le plus tôt possible... J'ai déjà emprunté cent mille francs sur ce diable de château... Voyons, qu'avez-vous fait?

GRÉVAL. Je vous ai bien trouvé des acquéreurs... mais cela ne vous convient pas... c'est de la bande noire; ça n'achète que pour détruire, pour faire de l'argent avec le fer et les moellons... il vous faut un acquéreur qui tienne à conserver par amour-propre, par orgueil... Un peu de patience, nous trouverons cela parmi les généraux qui ne sont pas trop prodigues, ou parmi les sénateurs qui ne sont pas trop avares.

LE COMTE. Et un gendre?

GRÉVAL. J'en ai deux dans mon portefeuille.

LE COMTE. A merveille, nous pourrons choisir.

GRÉVAL. Numéro un. Quarante-cinq ans, quinze mille francs de rentes, M. le comte de Saint-Exupéri.

LE COMTE. Qu'est-ce que vous dites donc? il est marié à mademoiselle Duchâtelier, la nièce de l'ancien contrôleur-général...

GRÉVAL. Du tout. Elle l'a refusé... elle épouse un négociant de Saint-Quentin.

LE COMTE, *indigné*. Mademoiselle Duchâtelier, c'est impossible.

AIR : *Il me faudra quitter l'empire.*

Mon cher ami, vous me faites un conte.
Eh quoi! cette charmante enfant
A dédaigné la main d'un comte
Pour épouser un petit fabricant...

GRÉVAL.

Mais il est jeune, aimable, intéressant.

LE COMTE.

Un pareil choix serait vraiment ignoble!...

GRÉVAL.

Et cependant le fait est bien certain. (*bis*)
Écoutez donc, le vilain a l'air noble,
Et franchement le noble est fort vilain.

LE COMTE, *souriant*. Révolutionnaire... Passons à l'autre.

GRÉVAL. Numéro deux. Trente-six ans.

LE COMTE. Sa position dans le monde?

GRÉVAL. Il tient, par sa famille, à tous les gouvernemens que nous avons eus.

LE COMTE. Ses mœurs?

GRÉVAL. Un million... sans compter une terre superbe en Bourgogne. L'homme lui-même n'est pas mal. (*Se montrant.*) C'est à peu près cela.

LE COMTE. Son nom?

GRÉVAL. Vous le saurez de lui-même; il tient à vous être présenté.

LE COMTE. Volontiers... amenez-le moi. Que faites-vous demain?

GRÉVAL. Je déjeune tête à tête avec un ancien client... le petit Jérôme, que son frère a poussé... qu'il a fait roi de Westphalie... c'est ma seule opération.

LE COMTE. Venez dîner aux Andelys... avec la personne; les jeunes gens se verront (*souriant*) et peut-être ferons-nous un mariage d'inclination.

JACQUES, *annonçant* M. Durand...

GRÉVAL. Durand le marchand de chevaux?

LE COMTE. Vous le connaissez?...

GRÉVAL. Certainement... Brave homme qui fait bien ses affaires. Il a passé la soirée chez moi avant-hier.

LE COMTE. Nous recevez ces gens-là.

GRÉVAL. Pourquoi pas?

AIR: *Reine du monde, ô France, ô ma patrie.*

Chez mon caissier point de monnaie unique :
Francs de l'empire et gros sous de l'an trois,
Décimes de la république,
Écus d'hier et louis d'autrefois
Sont bien reçus sitôt qu'ils ont le poids.

J'admets chez moi bourgeoisie et noblesse,
Gens de tout rang, de toute opinion,
Ne voulant pas que mon salon
Soit moins tolérant que ma caisse.

(Il sort.)

SCENE VI.

LE COMTE, DURAND.

LE COMTE, *à Jacques*. Faites entrer. (*Durand entre*, *Jacques sort*.) Eh bien! monsieur Durand?

DURAND. Je viens, monsieur le comte, vous rapporter un portefeuille que vous avez oublié chez moi.

LE COMTE. Je n'ai rien oublié, mon cher Durand, ce portefeuille est à vous.

DURAND. S'il ne contenait rien, je l'aurais gardé comme un souvenir!... mais accepter les 25,000 francs qu'il renferme! (*Il le pose sur le secrétaire.*) Vous vous moqueriez de moi!... vous diriez: Durand m'a sauvé la vie en 94... il a élevé ma fille... Je l'ai payé, nous sommes quittes.

LE COMTE. Où diable allez-vous chercher cela?

DURAND. Je connais le monde... La reconnaissance ressemble aux assignats; c'est démonétisé.

LE COMTE. Puis-je oublier jamais ce que je vous dois?

DURAND. Monsieur le comte, vous n'êtes pas franc. Lorsqu'il y a trois semaines vous vîntes chez moi réclamer votre enfant qui, depuis sa naissance, ne m'avait pas quitté. je n'hésitai pas à vous la rendre... je ne vous demandai que la permission de venir ici... que le plaisir de revoir, d'embrasser ma pauvre Julienne!... Que m'avez-vous répondu?... Comment donc. Durand, les portes de mon hôtel seront toujours ouvertes pour vous... j'y suis venu une fois, dix fois, vingt fois, à votre hôtel... Mais le concierge avait sa consigne et il l'a exécutée en serviteur fidèle... et intelligent... Il ne se sert jamais des mêmes mots pour dire la même chose... Tantôt c'est: monsieur le comte est sorti... ou bien il travaille, il est à la cour... il est à la chasse... Que sais-je?... Le matin mademoiselle est à la messe... Le soir, mademoiselle est à l'Opéra, aux Italiens, à Feydeau, et je n'aurais pas été plus heureux aujourd'hui si je n'avais forcé la consigne en montrant à votre cerbère le portefeuille que je vous rapporte.

LE COMTE. Mon cher Durand, si j'avais été prévenu, j'aurais donné mes ordres en conséquence... Ma fille est peu libre. Elle a des occupations, des devoir différens de ceux qu'elle avait contractés pendant mon absence... Les rangs se classent... Le mariage de Napoléon avec une archiduchesse d'Autriche est une preuve qu'il est décidé à rétablir l'ancienne noblesse.

DURAND. Ce n'est pas ce qu'il fera de mieux.

LE COMTE.

AIR : *Tous les méchans sont buveurs d'eau.*

Vous voyez bien que l'empereur
Va, dans sa sagesse profonde,
Relever l'éclat, la splendeur
D'un ordre aussi vieux que le monde.

DURAND.

Si le monde était son berceau,
Je n'en veux que vous seul pour juge,
La nobless' s'rait tombée dans l'eau,
C'est bien prouvé par le déluge.

LE COMTE. Il ne serait pas convenable que, dans sa nouvelle position, ma fille conservât un souvenir trop vif de ses liaisons d'enfance.

DURAND. Allons donc... voilà parler.... Est-ce qu'il faut tant de façons pour accoucher d'une belle et bonne ingratitude?

LE COMTE. Mais du tout... vous vous trompez... En toute occasion je vous promets d'être utile à vous et aux vôtres.

DURAND. Moi et les miens, nous n'avons besoin de la protection de personne.

LE COMTE. Ah! vous faites le fier!

DURAND. Le fier!... moi... Cela m'irait bien... Moi qui viens ici les mains jointes, vous prier, vous supplier de me laisser voir un quart d'heure, une minute... un instant.. un seul instant celle dont je me suis séparé avec tant de peine.

LE COMTE.

AIR : *Te souviens-tu ?*

Votre demande est vraiment insensée.
J'ai cru qu'enfin vous y renonceriez,
Car je voudrais chasser de sa pensée
Les jours qu'ici vous lui rappelleriez!

DURAND.

Ell' l'oublier! l'orgueil en vain l'espère,
J'connais son cœur et son attachement.
Si d'puis quinze jours ell' vous nomme son père,
Pendant quinze ans j' l'ai nommée mon enfant!

LE COMTE. Eh! mon Dieu, monsieur Durand, vous n'avez que cela à dire... Vous me le répétez sans cesse... et ce n'est peut-être pas très-adroit de votre part... Un bienfait reproché si souvent... si publiquement.. cesse d'être un bienfait.

DURAND. Je vous comprends, monsieur le comte.

AIR : *Mon pays avant tout.* (Vaud. des SCYTHES.)

Faites du bien, mais gardez le silence.
Cette maxime est commode en effet:
Si vous parlez, notre reconnaissance
Ne vous tiendra pas compte du bienfait,
Et notre cœur l'oubliera tout-à-fait.

Oui, des ingrats c'est la philosophie.
Moi, quand je puis répandre un peu de bien,
S'en souvient-on, aussitôt je l'oublie; (*bis*)
Quand on l'oublie, alors je m'en souviens;
Oui, c'est alors que Durand s'en souvient.

LE COMTE. Je n'oublie rien, monsieur Durand, pas même que je suis chez moi et que j'ai le plaisir de vous y recevoir.

JACQUES, *entrant*. Monsieur le comte, un message de l'empereur.

LE COMTE, *enivré*. De Sa Majesté!... Où est-il?

JACQUES. C'est un officier d'ordonnance... Je l'ai fait passer au salon.

LE COMTE, *troublé, joyeux*. J'y vais... j'y cours... Mon cher monsieur Durand, nous nous reverrons... et j'espère que vous ne me garderez pas rancune.

(Il sort.)

SCÈNE VII.

DURAND, JACQUES.

JACQUES. Eh bien! monsieur Durand, avez-vous vendu une paire de chevaux au bourgeois?

DURAND. Non, mon garçon, je suis venu ici pour une affaire entre lui et moi, qui, je l'espère, s'arrangera plus tard.

JACQUES. C'est égal, ça se rencontre bien, nous avons un cocher qui s'est laissé tomber tantôt... Si vous aviez chez vous un garçon qui voulût entrer ici... les maîtres ne sont pas méchans.

DURAND. Ça peut se trouver plutôt que 20,000 francs de rentes.

JACQUES. Mais voyez-vous, père Durand, il le faudrait tout de suite.

DURAND. C'est donc bien pressé?

JACQUES. Nous partons ce soir.

DURAND. Où allez-vous?

JACQUES. Nous n'en savons rien; je crois, Dieu me pardonne, que M. le comte veut confiner sa demoiselle à la campagne.

DURAND. Vraiment!

JACQUES. C'est l'opinion de l'antichambre.

DURAND. A quelle heure partez-vous?

JACQUES. A dix heures.

DURAND. Cela suffit... Sois tranquille, mon garçon... M. le comte aura un cocher qui le mènera comme il faut.

JACQUES. C'est sûr, n'est-ce pas?

DURAND. Seulement, tu n'as pas besoin de dire à M. de Morville d'où il vient, ni qui te l'a procuré.

JACQUES. Je dirai que c'est un ami... un pays. Mais ne nous manquez pas.

DURAND. J'en réponds comme de moi-même.

JACQUES. Nous voilà sauvés!

(Il sort. — On entend une ritournelle sur laquelle Julienne entre très-gaîment. Durand s'éloigne pour la contempler à son aise.)

SCÈNE VIII.

DURAND, JULIENNE.

JULIENNE, *elle entre en courant toute joyeuse, et tenant à sa main un bouquet de fleurs artificielles*. Ah! que c'est joli.. que c'est joli!... Des robes, des chapeaux, des fleurs, des rubans... Ma toilette sera charmante, qu'est-ce que dirait donc mon bon père Durand en me voyant ainsi?

DURAND. Il dirait qu'il ne t'a jamais vue plus gentille.

JULIENNE. Ah! quel bonheur! vous voilà.

DURAND. Ma bonne petite Julienne.

(Il l'embrasse.)

JULIENNE. Ah! que je suis donc contente, M. le comte me ménageait cette surprise-là!

DURAND, *à part*. Ne la détrompons pas.

JULIENNE. Savez-vous que voilà dix-sept jours que je ne vous ai vu?

DURAND, *souriant*. Tu les comptes donc?

JULIENNE. Ce n'est pas que je m'ennuie.. M. le comte a pour moi tant d'attentions... Je ne peux pas encore m'habituer à dire mon père à un autre. Tous les soirs il me conduit aux spectacles... à l'Opéra... aux Français; je ne sais pas pourquoi il s'imagine que tout cela est nouveau pour moi... je vois qu'il a du plaisir à le penser, et je le lui laisse croire. Mais au milieu de toutes ces dissipations je sens qu'il me manque quelque chose... Je pense toujours à mon bon père Durand... je le cherche des yeux dans la foule... Quelquefois je crois l'apercevoir aux galeries où nous allions... je lui souris.. pas du tout, ce n'est pas lui, j'en suis pour mon sourire et cela me rend toute triste. (*Changeant de ton.*) Et Charles, mon frère, le compagnon de mon enfance, y a-t-il long-tems que vous en avez eu des nouvelles?

DURAND. Aujourd'hui même. (*A part.*) Je sors de l'embrasser.

JULIENNE. Il se porte bien.

DURAND. A merveille.

JULIENNE. Bon Charles!... j'étais bien jeune quand il est parti... Eh bien! j'avais pour lui une amitié que je n'ai ressentie pour aucun autre!.. Il était si doux! Il me témoignait tant d'attachement .. Mais peut-être ne pense-t-il plus à moi?.. et ce serait bien mal de sa part, car moi, voyez-vous, je ne l'oublierai jamais... dites-le lui bien quand vous lui écrirez...

DURAND. Je n'y manquerai pas.

JULIENNE, *avec finesse*. Où est-il?

DURAND. Plus tard vous le saurez.

JULIENNE, *avec une petite moue*. Vous!

DURAND. Je te le dirai... plus tard, mais

à présent que je t'ai vue... que je t'ai embrassée, ma bonne Julienne, il faut que je te quitte.

JULIENNE. Déjà !

DURAND. Une affaire importante me rappelle chez moi.

JULIENNE. Sans savoir quand je vous reverrai.

DURAND. Bientôt !

JULIENNE. Nous partons pour la campagne.

DURAND. Qu'importe !

AIR *d'Arcy*.

De près ou de loin, ma Julienne,
Sur toi je veillerai toujours.
En quelque lieu qu'on te retienne,
Tu peux compter sur mon secours.
Mais le tems fuit... laisse-moi faire,
Va, ton bonheur est tout pour moi;
Il n'est pas d' pouvoir sur la terre
Qui puisse m'éloigner de toi.

JULIENNE.

Oui, vous serez toujours mon père,
Car mon bonheur est votre loi,
Il n'est pas d' pouvoir sur la terre
Qui puisse l'éloigner de moi.

DURAND, *en sortant*. Patience et courage, avec ces deux vertus-là on triomphe de tout.

SCÈNE IX.

LE COMTE, JULIENNE.

(Le Comte a vu Durand sortir.)

JULIENNE. Ah! monsieur, que vous êtes bon et que j'étais injuste!

LE COMTE. Comment!

JULIENNE. Vous vous êtes bien moqué de moi... *(Imitant le Comte.)* C'est un homme du peuple... Je ne veux pas le recevoir chez moi!.. *(Riant.)* Et il y vient!.. et vous permettez que je le voie!.. que je l'embrasse.

LE COMTE. Je ne m'y suis point opposé parce que cette entrevue me paraissait sans danger... C'est la dernière.

JULIENNE. La dernière!

LE COMTE. Oui, ma fille... c'est une résolution invariable.

JULIENNE. Oh! monsieur, c'est impossible.

LE COMTE. Dans un moment où l'empereur cherche à opérer un rapprochement entre les anciens noms et les nouvelles fortunes... Qui sait!... je peux être forcé d'accepter demain pour gendre... un prince... un maréchal d'empire.

JULIENNE. Il me semble que personne ne peut exiger de vous un pareil sacrifice.

LE COMTE. La volonté de Napoléon!

JULIENNE. Et la mienne!

LE COMTE. La tienne!... Tu vois bien... tu voudrais continuer de voir les Durand... et à chaque instant tu me fais rougir des principes que tu as puisés chez eux... Une fille bien née n'a point de volonté... son père commande, elle obéit.

JULIENNE. Et si j'en aimais un autre!... si j'avais placé en lui tout mon bonheur.

LE COMTE. Le bonheur de la vie, mon enfant, c'est la fortune dont on dispose... la considération dont on vous entoure, voilà ce qui rend véritablement heureux... voilà ce que j'ambitionne pour toi, et ce que demain j'aurai peut-être obtenu.

JULIENNE. Demain!...

LE COMTE. Il y a cercle chez l'empereur... je suis mandé aux Tuileries... tu vas partir sans moi.

JULIENNE, *à part*. Si je l'avais su plus tôt.

LE COMTE. Demain je vous rejoindrai... Mais comme ma fille n'est pas raisonnable... comme il m'importe de la mettre en garde contre les tentatives que ne manqueraient pas de faire... les Durand... pour la voir, lui parler, l'endoctriner à leur manière... je viens d'attacher à son service une femme que j'ai connue en Allemagne, et qui m'est entièrement dévouée. *(Il va à la coulisse.)* Näbert Mme Sboukmayer.

SCENE X.

LES MÊMES, Mme SCHOUKMAYER.

LE COMTE. On ne la séduira pas par de belles paroles, elle ne sait pas un mot de français.

JULIENNE. Cela me fera une compagnie fort agréable!

LE COMTE, *à la duègne*. Verlasse nicht meine tochter einen augenblick.

JULIENNE. C'est bien aimable!... Parler allemand devant sa fille qui ne le sait pas.

LE COMTE. Oh! qu'à cela ne tienne... mon enfant... je vais me traduire en français. Je lui recommande de ne pas te quitter.

JULIENNE. Bien.

LE COMTE. D'empêcher qu'on t'approche, qu'on te parle.

JULIENNE. A merveille!

LE COMTE. Et je lui ordonne de venir me rendre compte de tout ce qu'elle verra.

JULIENNE. Allons, c'est décidé... Me voilà en surveillance.

(Un domestique et une femme de chambre passent de gauche à droite avec des malles, des cartons.)

JACQUES. Monsieur le comte, vos ordres sont exécutés, on n'attend plus que vous.

LE COMTE. A-t-on remplacé le cocher?

JACQUES. Oui, monsieur le comte..... j'en ai un...

LE COMTE. Est-il solide?

JACQUES. Il est aussi gros que vous et moi.

(On aperçoit dans le fond Durand enveloppé dans un grand carrick, un bonnet a poil couvra sa figure, il tient un fouet à la main.)

LE COMTE. Je veux que le séjour de ma fille soit ignoré... A la première indiscrétion, je vous chasse tous.

JACQUES. Merci, monsieur le comte.

(Durand s'est approché. Julienne l'a regardé, elle croit le deviner.)

JULIENNE, *à part*. Je ne me trompe pas... (*Au Comte.*) Monsieur, je suis prête à aller partout où vous voudrez.

LE COMTE. Je retrouve ma fille.

(On entend sonner dix heures.)

ENSEMBLE.

AIR *du Final du premier tableau de* VICTORINE.

LE COMTE.

Ma chère enfant, voici l'heure qui sonne,
Il faut partir sans perdre un seul instant.
Partir sans moi, mon service l'ordonne,
Dans son palais, Sa Majesté m'attend.

JULIENNE.

Il faut partir, mon père me l'ordonne,
A ses désirs j'obéis sur-le-champ.
(*A part.*)
Et si j'en crois ce que mon cœur soupçonne,
Nous voyageons avec l'ami Duraud.

DOMESTIQUES.

Obéissons quand le maître l'ordonne,
Nous sommes prêts à partir sur-le-champ.
La route est belle et la nuit sera bonne,
Les ch'vaux sont mis et l'postillon attend.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

(Le théâtre représente un endroit du parc peu éloigné de la façade du château. Çà et là des touffes d'arbres, des massifs, une petite porte dans le fond.)

SCENE PREMIERE.

JACQUES, DURAND.

JACQUES. Comment, monsieur Durand, c'était vous qui, hier soir, enveloppé dans un carrick brun et le bonnet à poil sur les yeux, nous avez si lestement conduits de la capitale au château des Andelys?

DURAND. Moi-même, mon garçon. Quand on est cocher de naissance et qu'on a roulé onze ans sur le pavé de Paris....

JACQUES. C'est pourtant vrai que vous avez été cocher... Eh bien! vous êtes un brave homme... vous avez de la mémoire, et vous ne rougissez pas de votre premier métier.

DURAND. En rougir!... et pourquoi!... ne fallait-il pas commencer? Il n'y a que les sots qui rougissent d'être partis de bien bas quand ils sont arrivés bien haut.

AIR *de Préville et Taconnet.*

Aux dignités ainsi qu'à la richesse
Quand un pauv' diable enfin est parvenu,
Avec orgueil ne doit-il pas sans cesse
Voir le ch'min qu'il a parcouru.
Et s'répéter c'est d'là que j'suis venu.
Heureux cent fois celui qui peut se dire,
Je n'dois qu'à moi mes biens ou mon éclat? (*bis*)
Dis-moi, mon vieux, quel maréchal d'empire
A pu rougir d'avoir été soldat?
Je n' connais pas d' maréchal d'empire
Qui ne soit fier d'avoir été soldat.

JACQUES. Et dire que je n'ai pas pu être conscrit!... Il me manque encore deux mois.

DURAND. Ça viendra.

JACQUES. Savez-vous que vous nous avez menés d'un train!... Je défie les postillons de M. de La Valette d'aller plus vite que cela... M. le comte aurait-il été content s'il y avait été!

DURAND, *souriant*. Peut-être!

JACQUES. Et le plus plaisant de l'affaire, c'est qu'il ne vous aurait pas reconnu... Mademoiselle elle-même ne s'est doutée de rien... Ce matin elle m'a fait appeler et elle m'a dit : Jacques, vous remettrez cela au nouveau cocher... (*Il lui montre une pièce de cinq francs enveloppée dans un papier*) Ce qui prouve bien!... Elle n'aurait pas osé offrir un pour-boire à un richard comme vous.

(Il la met dans sa poche.)

DURAND, *tendant la main*. Donne.

JACQUES, *étonné*. Comment, vous acceptez le pour-boire.

DURAND. Oui, pour la rareté du fait... Il y a si long-tems que ça ne m'était arrivé.

JACQUES, *à part*. Il n'est pas fier le père Durand.

DURAND, *lui donnant un napoléon*. Et à ton tour accepte de moi...

JACQUES, *surpris*. Un napoléon pour vous avoir rapporté une pièce de cent sous!... J'ai bien fait des commissions dans ma vie, mais je n'ai jamais été payé de cette façon-là... Vous êtes bien un véritable homme de l'âge d'or... Au revoir, monsieur Durand...

(Il sort.)

SCENE II.

DURAND, *seul.*

DURAND, *seul. Il regarde le paquet avec attendrissement.*)... Oh! oui, je la garderai comme un souvenir précieux!.. Et enveloppée encore!... Délicatesse de femme!... (*Il la défait et regarde.*)... Hé!... hé!... on dirait de l'écriture au crayon. (*Il cherche à lire.*)... Je... je... je vous... ai... reconnu... (*Chère enfant!...*) Cachez... cachez-vous près de la... de la petite porte qui donne sur

la route de Paris... (*J'y suis.*) Quoique j'aie .. un. . un ar... argus qui ne me quitte pas d'un instant, j'espère vous instruire de... de... vous instruire de... (*S'interrompant*) Impossible de lire... c'est effacé... on bien la pauvre enfant n'a pas eu le tems d'achever sa phrase... Mais patience, puisqu'elle a, dit-elle, un moyen de tout m'apprendre, attendons... Ferme à notre poste... (*Il examine et voit le bosquet.*) Bon, c'est là!... (*En se retournant il aperçoit son fils.*) Eh bien! qu'est-ce que je vois donc?...

SCÈNE III.

DURAND, LE COLONEL.

DURAND. C'est toi?

LE COLONEL. Mon père!

DURAND. Et par quel hasard as-tu quitté la maison?

LE COLONEL. En effet, mon père, notre rencontre est bien un hasard!... car je ne m'attendais guère à vous trouver en ces lieux!...

DURAND. Qu'y viens-tu chercher?

LE COLONEL. La personne que j'ai empêché de verser hier au soir.

DURAND. Comment!... ce serait...

LE COLONEL. M. le comte de Morville.

DURAND. Vraiment!

LE COLONEL. Et je me rends aujourd'hui à l'invitation qu'il m'a faite de venir passer la journée à son château...

DURAND. Eh bien! je n'en suis pas fâché... je voudrais, morbleu, qu'il lui fût impossible de faire un pas sans se rappeler un service de la famille... voilà comme j'aime à me venger!...

LE COLONEL. Est-ce que vous auriez à vous en plaindre?

DURAND. Eh! mon pauvre Charles... M. le comte est le père de Julienne...

LE COLONEL. Il serait possible!...

DURAND. De celle que hier encore tu croyais ta sœur!...

LE COLONEL. Il y a long-tems que je sais qu'elle ne l'est pas.

DURAND. Tu le savais!... Et d'où le savais-tu?

LE COLONEL. Quelques mots qui vous étaient échappés à l'époque où le premier consul fut nommé empereur avaient éveillé mes soupçons... Une conversation avec ma mère... et que j'entendis presque malgré moi, acheva de me faire connaître l'origine de Julienne... Si j'ai consenti avec tant de résignation à m'éloigner, à vous quitter pour aller courir les chances de la carrière militaire, c'était dans l'espérance de me distinguer, de me faire un nom qui pût aller de pair avec celui que je lui supposais alors... J'ai eu du bonheur!.. Partout j'ai combattu sous les yeux de Napoléon... et jamais il ne laisse une action sans récompense?... Aussi on le sert!... Mon avancement, mes croix... j'ai tout reçu des mains de l'empereur, et sur les champs de bataille!... Je sais, par le maréchal Duroc, qu'il s'est souvent informé de moi, de mes parens, qu'il me porte un intérêt particulier... Encore une campagne avec lui, et j'étais général de brigade!... J'attendais ce grade-là pour revenir vous voir, vous embrasser... vous dire : Mon père, je suis digne d'elle, accordez-la moi.

DURAND. L'aurais-je pu?... La fille d'un ancien comte... du comte de Morville.

LE COLONEL. C'est de la noblesse sans importance... Quel éclat ce nom-là jette-t-il dans le monde!... Les Morville, personne ne connaît cela!... Je ne dis pas qu'autrefois... du tems de Charlemagne, ou des croisades, leurs aïeux ne se soient fort distingués... et d'ailleurs, en fait de noblesse, n'avons-nous pas aussi la nôtre, la nouvelle... qui doit ses titres à son courage, à ses exploits... et qui, dans cent ans, ne vaudra pas mieux que l'autre?

DURAND. Ainsi tu aimes Mlle de Morville?

LE COLONEL. Elle, l'empereur et vous!...

DURAND. J'espérais qu'en parcourant l'Europe tu aurais trouvé en Allemagne, en Prusse, en Bavière ..je ne sais où, quelque joli minois qui t'aurait fait oublier cette pauvre Julienne!

LE COLONEL.

AIR : *Ah! rendez moi mon beau pays de France.*

Je n'ai jamais, et vous pouvez m'en croire,
De la beauté méconnu les attraits.
J'ai pris partout ma part de la victoire,
J'ai soutenu l'honneur du nom français.
Mais en portant aux pieds de quelques belles
Des vœux d'un jour la douce intimité,
Mes regards seuls pouvaient être infidèles,
Puisque mon cœur en France était resté.

DURAND. Et tu lui as parlé de ton amour?

LE COLONEL. Jamais. J'ai respecté la maison de mon père.

DURAND. Mais si elle ne t'aimait pas?

LE COLONEL. Si elle ne m'..... Je n'y avais jamais pensé!... Si elle ne m'aimait pas!... (*Il réfléchit, et reprend vivement.*) Heureusement nous avons la guerre avec l'Espagne!... Avant un mois vous liriez dans le *Moniteur* : Le colonel Durand s'est fait tuer hier à la tête de son régiment, à la bataille de... enfin, à la première bataille où mon régiment aurait donné.

DURAND. Et le lendemain, monsieur, on lirait aussi dans le *Moniteur* : Le vieux Michel Durand n'a pu survivre à la perte de

son fils... Il a succombé en apprenant qu'il n'avait plus d'enfant.

LE COLONEL. Mon père !...

DURAND. Je sais qu'un soldat joue avec le danger et compte la mort pour rien... Mais un fils devrait un peu plus songer à la douleur de son père... Est-ce à ton âge qu'on se décourage, qu'on se livre à un désespoir ridicule?... N'y a-t-il donc qu'une femme au monde?...

LE COLONEL, *voyant de loin Julienne.* Mon père... c'est elle... c'est elle .. Elle se dirige de ce côté avec une vieille femme...

DURAND, *entraînant son fils.* Et vite ici, avec moi, pas un mot, par un geste.

(Tous deux se cachent dans une touffe d'arbres à gauche.)

SCENE IV.

DURAND *et* LE COLONEL, *cachés.* JULIENNE, Mme SCHOUKMAYER.

(Julienne a un livre à la main. Mme Schoukmayer la suit, s'assied, marche et se promène comme elle.)

JULIENNE, *regardant à gauche et voyant remuer.* Bon... le père Durand est là...

(Elle ouvre son livre et vient s'asseoir sur un banc près de l'endroit où sont les Durand, en ayant l'air de continuer sa lecture.)

CHAPITRE PREMIER.—*De l'inutilité d'une camariste étrangère.*—La femme qui m'accompagne est une Allemande qui a l'ordre de ne pas me quitter; mais comme elle ne sait pas un mot de français, elle ne comprendra rien de tout ce que je vais vous dire. M. le comte, forcé de vendre son château, a déclaré que je n'en sortirais que pour épouser l'homme qu'il me préscuterait. Un pareil mariage est impossible. Mon cœur et ma main seront à Charles et jamais à d'autre qu'à lui, j'en fais ici le serment devant vous... Depuis l'enfance nous nous aimons tous deux... Nous désunir serait causer ma mort... Écrivez-lui donc bien vite... De sa réponse va dépendre le sort de la pauvre Julienne à laquelle vous avez prodigué pendant quinze ans une amitié de père et qui vous conservera toute sa vie la tendresse de la fille la plus dévouée.

DURAND. Ah !...

JULIENNE. Pas un mot... Retournez à Paris... Mettez-vous à votre bureau, écrivez à Charles... Si je sais où il est, je lui écrirai moi-même... Dans huit jours j'attends votre visite... à l'endroit où me voilà... Et maintenant que mon bon père Durand a ses instructions, je continue ma promenade.

(Elle se lève; Mme Schoukmayer se lève aussi et la suit pas à pas; elles se retirent. A peine ontelles disparu, que Durand et le Colonel quittent leur cachette.)

SCENE V.

DURAND, LE COLONEL.

LE COLONEL. Eh bien! mon père, vous l'avez entendue!...

DURAND. Que trop, morbleu!

LE COLONEL. Si elle ne t'aime pas... disiez-vous... Ah! j'étais bien certain du contraire!

DURAND. Et du caractère dont je la connais, il y va de son bonheur, de sa vie... Nous verrons à tâcher de faire ce mariage-là! Reste ici, puisqu'on t'a fait l'honneur de t'inviter... mais garde-toi de laisser soupçonner que le colonel du 17e de dragons est le fils de l'ancien cocher Durand... Ce n'est pas que j'en rougisse... ni toi non plus... quand on a été droit son chemin... Mais ces gens de l'ancien régime... ces vicomtes, ces marquis... Il y en a qui nous valent... mais ça s'imagine que c'est pétri d'une autre pâte... d'une autre pâte... Ils ne seront jamais aussi solides que nous!...

(Il sort.)

SCENE VI.

LE COLONEL.

LE COLONEL. Cacher mon nom!... la profession de mon père... et ne faudra-t-il pas que tôt ou tard il l'apprenne... C'est singulier que ces gens d'autrefois ne veuillent pas perdre le souvenir de ce qu'il ont été... (*Gaîment.*) Ma foi, à leur place nous en ferions peut-être autant.

AIR : *Vous avez aimé Taconnet.*

Le ciel pour nous combat sous nos drapeaux,
Et nous forçons la victoire à nous suivre;
Jamais nos jours ne furent aussi beaux!
Mais des jours malheureux peuvent, hélas! les suivre.
Si contre nous Dieu s'était prononcé...
Si nous étions trahis par la victoire...
N'irions-nous pas demander au passé
De réveiller nos vieux titres de gloire?

SCENE VII.

LE COMTE, LE COLONEL.

LE COMTE. Ah! colonel, c'est bien aimable à vous de vous être rappelé votre promesse...

LE COLONEL. Je m'en voudrais beaucoup de l'avoir oubliée.

LE COMTE. J'arrive du château... Votre empereur est vraiment unique!... Il m'a questionné sur mon intérieur... sur ma position de fortune... sur ma fille... Je ne sais pas comment il a pu savoir que j'en avais une... il sait tout... (*En confidence.*) Entre

nous, je crois que l'empereur a l'intention de s'occuper de son établissement...

LE COLONEL, *inquiet.* Quoi ! monsieur le comte, vous penseriez que Napoléon ! ..

LE COMTE. Le grand maréchal m'a engagé à ne pas me presser de la marier... Il était tems... car j'avais reçu pour elle des propositions superbes !... Cela ne vous surprendra pas quand vous la verrez... L'éloge d'un père est toujours suspect... mais charmante !... et des talens !... une éducation !...

LE COLONEL. Que l'amour paternel a dirigée.

LE COMTE. De loin. (*Confidemment.*) Duroc m'a fait entendre qu'elle plaisait beaucoup à un général.

LE COLONEL, *à part.* Ciel !...

LE COMTE. J'espérais mieux que ça... Nos maréchaux d'empire ne sont pas tous mariés !... Augereau a fait la fortune d'une jeune personne d'ancienne famille... C'est un bel exemple qu'il a donné aux autres.

LE COLONEL. Mais je pense, monsieur le comte, que dans une affaire de cette importance... le goût de mademoiselle de Morville sera consulté...

LE COMTE. Nous sommes de pauvres gentilshommes ruinés... et s'il n'y a que ce moyen-là de relever notre illustre maison, ma fille aime trop son père pour s'y refuser... Et puis vous connaissez les projets de l'empereur avec ces alliances-là.

AIR : *Ils sont les mieux placés.* (de L'ARTISTE.)

Il greffe avec adresse
Quand nous y consentons,
Sa nouvelle noblesse
Sur nos vieux écussons.
LE COLONEL.
Et dans ce beau désordre
Où le cœur n'a point part
Le mari vient par ordre,
Le bonheur part hasard.

LE COMTE, *à demi-voix.* Est-ce que le grand homme ne serait pas de vos amis ?

LE COLONEL. Moi !... je lui dois ce que je suis ; ma vie entière lui appartient... mais je ne puis m'empêcher de déplorer cet abus de sa puissance... Ces mariages-là sont des actes de tyrannie... Forcer une jeune fille à épouser un habit brodé... deux épaulettes qu'elle n'a jamais vues !... unir ensemble un soldat vieilli dans les camps, criblé de blessures... et une enfant pleine de grâce, de beauté... forcer de vivre côte à côte sous le même toit... deux éducations si différentes ! c'est un supplice et non pas un mariage ! et quand ces caprices de pouvoir s'attaquent à deux cœurs dont ils brisent les espérances, alors c'est un meurtre, c'est un crime impardonnable.

LE COMTE. Heureusement nous n'avons pas à redouter un pareil danger... ma fille n'a distingué personne ; son cœur est pur, tranquille... Tenez, la voilà qui nous arrive avec sa dame de compagnie... l'incorruptibilité en personne.

SCENE VIII.

LE COLONEL, LE COMTE, JULIENNE, Mme SCHOUKMAYER.

LE COMTE. Approche, mon enfant... Je te présente un de mes nouveaux amis.

JULIENNE, *saluant.* Monsieur... (*Elle lève les yeux et reconnaît Charles.*) Ah !

LE COMTE. Qu'as-tu ?

JULIENNE, *embarrassée.* Rien, mon père ; rien. C'est cet habit d'uniforme qui m'a éblouie... quand on ne s'y attend pas...

LE COLONEL. Je serais au désespoir, mademoiselle, que ma présence vous fît éprouver la moindre contrariété.

LE COMTE. Qu'est-ce que vous dites donc, colonel ? c'est un petit mouvement de surprise dont elle n'a pas été maîtresse, et qui n'a pas laissé de trace... regardez... elle est rayonnante... Non seulement vous nous resterez.. mais je vous demande, moi, la permission de donner quelques ordres... et je remets à ma fille le soin de vous faire les honneurs du château. (*A Julienne.*) Tu le veux bien, n'est-ce pas ?

JULIENNE. Oui, mon père... je vous obéirai...

LE COMTE, *bas au Colonel.* Quand je vous le disais... (*Il va pour sortir et s'arrête.*) Et moi qui ne dis rien à mon dragon... elle serait dans le cas de les empêcher de se parler...

(Prenant Mme Schoukmayer à part, il lui parle bas.)

MADAME SCHOUKMAYER. Ya, mein her, ya.

(Le Comte sort en riant.)

SCENE IX.

LE COLONEL, JULIENNE, Mme SCHOUKMAYER.

LE COLONEL. Julienne ?

JULIENNE. Charles ! Ah ! je savais bien que je ne m'étais pas trompée, hier j'avais reconnu votre voix !

CHARLES. Si vous saviez tout ce qu'il m'a fallu d'empire sur moi-même pour ne pas tomber à vos genoux en vous voyant.

MADAME SCHOUKMAYER., *étonnée.* Was is thas.

JULIENNE. Colonel !... Quoi, monsieur ! vous êtes colonel ! vous avez couru bien des

dangers, n'est-ce pas? Vous avez toujours pensé à moi?

LE COLONEL. Oh! toujours!

MADAME SCHOUKMAYER Was Wasservas!

JULIENNE. Et des croix!... la Légion-d'Honneur!... et puis d'autres que je ne connais pas!... Oh! tenez, à présent je suis folle de l'empereur...

LE COLONEL. Et cependant il va peut-être nous faire bien du mal! Votre père prétend que l'intention de Napoléon est de vous choisir un époux.

JULIENNE. Quand cela serait, croyez-vous donc, mon ami, qu'il y ait une puissance sur la terre capable de me faire renoncer à votre amour? Non. L'empereur serait là, à mes côtés, à mes genoux, que je lui résisterais beaucoup mieux que le roi de Prusse, que l'empereur d'Autriche, que tous les souverains ensemble... Allez, allez, monsieur, on ne triomphe pas du cœur d'une femme comme d'un royaume... c'est plus difficile à prendre quand elle ne veut pas le donner.

MADAME SCHOUKMAYER. Jesus mein Gott!

LE COLONEL. Ah! Julienne!... que tu es belle!... que tu es bonne! quand tu parles ainsi! Ma vie entière pour payer un pareil amour... Je remonte sur-le-champ en cabriolet et je pousse aux Tuileries... deux mots à dire à Duroc, qui me veut du bien, et peut-être fera-t-il changer les projets de l'empereur.

JULIENNE. Ah! Charles, jamais à d'autres qu'à vous... *Il sort, elle revient sur le devant de la scène en disant:*) Maintenant mon père lui-même ne saurait blâmer mon choix.

Pendant toute cette scène Mme Schoukmayer est dans le plus grand embarras, elle le témoigne par des gestes ridicules et multipliés.)

SCÈNE X.

Mme SCHOUKMAYER, JULIENNE. M. GRÉVAL.

(Mme Schoukmayer tire Julienne par sa robe pour l'empêcher de répondre et la faire sortir.)

GRÉVAL. M. le comte de Morville?

JULIENNE. Monsieur, je crois mon père occupé pour l'instant.

(Mme Schoukmayer se place entre eux.)

GRÉVAL. Il suffit, mademoiselle, j'attendrai en me promenant.

JULIENNE. Je vais cependant le prévenir de votre arrivée.

MADAME SCHOUKMAYER, *à Gréval qui s'approche de Julienne.* Nix, nix, mein Her.

(Elle l'écarte de la main et fait rentrer Julienne en continuant de repousser Gréval.)

SCÈNE XI.

GRÉVAL, *seul.*

Nix, nix! est-elle drôle, la caméristе de M. le comte .. Mais c'est qu'elle est charmante sa fille!.. une tournure... un petit air animé qui lui sied à ravir... M. le comte n'a pas besoin de se presser... à la cour de l'empereur il lui trouvera vingt partis pour un... à présent surtout que la vieille noblesse revient à la mode, il y a une fureur d'ancien régime.

AIR: *Je te fuis, adieu bois charmant.*

La richesse ne suffit plus
A nos gros bonnets de finance.
La moitié de nos parvenus
Rougit de son humble naissance.
On achète des majorats
Pour son fils, son gendre ou sa fille...
Quel est le bourgeois qui n'a pas
Deux ou trois ducs dans sa famille.

SCENE XII.

LE COMTE, GRÉVAL.

LE COMTE. Ah! c'est vous, Gréval... Eh bien! vous êtes venu tout seul?

GRÉVAL. Je n'ai pas pu amener notre célibataire... c'est aujourd'hui le 20... il dîne au Caveau moderne, chez Baleine, avec Piis, Désaugiers... Ces dîners-là sont très-recherchés; n'y est pas admis qui veut... mais je vous apporte une nouvelle délicieuse.

LE COMTE. Laquelle?

GRÉVAL. Je vous ai débarrassé de votre château; je l'ai vendu.

LE COMTE. Vraiment!

GRÉVAL. Vous m'aviez donné carte blanche; c'est conclu, fini, signé, paraphé...

AIR: *Les femmes n'ont pas été faites pour détruire le genre humain.*

J'ai mené rondement l'affaire;
Pour en avoir au moins trois cents,
J'ai demandé de votre terre
Trois cent quatre-vingt mille francs.
LE COMTE.
Franchement, elle en vaut trois cents.
GRÉVAL.
Eh bien! monsieur, malgré la somme,
Il n'a pas marchandé deux fois.
LE COMTE.
C'est acheter en gentilhomme...
GRÉVAL.
Mais il paiera comme un bourgeois.

LE COMTE, *se frottant les mains.* Trois cent quatre-vingt mille francs!

GRÉVAL. Et comptant!... Dans une heure.. et peut-être avant, ils seront ici avec le nouveau propriétaire.

LE COMTE. Vous êtes un homme prodigieux!

GRÉVAL. Je ne suis point un aigle... mais je ne dépare point mes confrères.

SCENE XIII.

LE COMTE, DURAND, GRÉVAL.

LE COMTE, *à part.* Encore cet homme!... (*Se contraignant.*) Puis-je savoir, monsieur Durand, ce qui me procure l'honneur de votre visite?

DURAND, *froidement.* Monsieur le comte, je viens solder mon acquisition.

GRÉVAL. Eh!... justement, le voilà, notre acquéreur.

LE COMTE, *étonné.* M. Durand!

DURAND, *à Gréval.* Voici, monsieur, une inscription de 18, 000 fr. sur le trésor national... et 20 billets de banque.

LE COMTE. Mais c'est impossible... Durand, ce n'est pas pour vous... vous n'êtes qu'un prête-nom dans cette affaire.

DURAND. C'est vrai, monsieur le comte, ce n'est pas pour moi.

LE COMTE. Je m'en doutais bien.

DURAND. C'est un petit cadeau que je veux faire à ma fille d'adoption.

LE COMTE. Ah! vous avez adopté une fille... Et où est-elle?

DURAND. Ici, monsieur le comte... Je l'y ai amenée hier au soir... J'ai consenti à remplacer votre cocher malade... Il y a quelques années qu'on a quitté le métier... mais dans l'occasion on donne son coup de fouet comme un autre.

LE COMTE, *stupéfait.* C'est vous qui avez mené ma voiture!

DURAND, *bas.* Je n'ai trouvé que ce moyen-là de me procurer l'adresse de ma pauvre Julienne.

GRÉVAL. C'est une affaire de famille... Je m'en vais faire un tour de jardin.

DURAND, *l'arrêtant.* Du tout, mon cher Gréval... j'ai besoin de votre appui, de vos conseils... relativement à certaine proposition que je viens faire à M. de Morville... car je me trouve avec M. le comte dans une position singulière... plus singulière qu'il ne le croit.

LE COMTE. Je ne sache pas qu'il y ait entre nous rien de singulier...

DURAND. Nous allons voir!... M. le comte de Morville, ici présent, et qui jouit d'une parfaite santé, fut condamné à mort en 94.

GRÉVAL. Il en a rappelé... c'est fort heureux.

DURAND. Je lui procurai les moyens de passer la frontière... mais sa femme ne pouvait le suivre... Je la cachai dans mon grenier, rue de la Fidélité, n° 4. . Deux mois après elle accoucha de la plus jolie petite fille..... Mais sous quel nom déclarer l'enfant à la municipalité... voilà le hic!... Dire le véritable nom de sa mère, c'était la dénoncer... me dénoncer moi-même pour avoir donné asile à une ci-devant comtesse; enfin c'était nous exposer à périr tous sur l'échafaud..... Ma foi, je me dis : Allons, Durand, il faut donner un croc-en-jambe à la vérité... un mensonge ne pèse pas sur la conscience quand c'est pour rendre service... et voilà que je dis au municipal d'alors, qui était un enragé de cordonnier... Citoyen, c'est un enfant de la nation, père et mère inconnus.

LE COMTE. Comment, monsieur Durand, vous avez osé...

DURAND. On n'a qu'une tête, on y tient... on est bien aise de la garder... quand ce ne serait que l'habitude.

GRÉVAL. Oui, voilà qui s'embrouille.

DURAND. Parfaitement. Chaque jour cette pauvre comtesse dépérissait... Au bout d'un mois... plus personne.

LE COMTE. Pauvre Elvire!

DURAND. Ce n'est pas faute de soins, au moins... Quand ç'aurait été ma propre mère, je n'en aurais pas eu davantage...

GRÉVAL. Oh! je l'ai toujours connu comme ça, et ne prêtant jamais qu'à cinq pour cent.

DURAND. Deux, trois ans se passent... je n'entends parler de rien... Mes affaires prenaient une bonne tournure. J'avais quitté le fiacre... je m'étais lancé dans le foin, la paille et l'avoine... je gagnais des assignats gros comme moi... ce qui ne m'empêchait pas de crier un peu misère, parce que dans ce tems il y avait des coquins de tribunaux qui arrêtaient tout court les amis qui allaient trop vite... Julienne, car elle n'a que ce nom-là... Julienne grandissait, et toujours point de nouvelles de sa famille... Je me disais : J'ai bien fait de ne pas donner de père à cet enfant-là... Si ses parens ne reviennent pas et qu'on m'appelle là-haut... je n'ai qu'un enfant... il partagera avec elle; et si j'étais mort à cette époque-là, en l'an VI, j'aurais tout de même laissé une centaine de mille francs.

GRÉVAL. Vous avez mieux fait, père Durand... vous avez vécu pour en gagner davantage.

DURAND. Comme de raison.

LE COMTE. Mais c'est donc un millionnaire!

GRÉVAL. Dans ces qualités-là!

DURAND. D'un autre côté... je réfléchissais... Si M. le comte revenait, il ne faut pas

qu'il ait à rougir de sa fille... et ma foi je l'ai élevée comme une duchesse... Elle sait coudre, tricoter, broder, l'écriture, l'orthographe, la peinture... Oh! la peinture, elle y a la main... elle a fait le portrait de ma pauvre défunte... le mien... celui de mon fils... Je ne vous ai pas encore parlé de mon fils... c'est justement là la pierre d'achoppement.

LE COMTE. Votre fils...

DURAND. Plus agé que Julienne de six à sept ans. Il avait pour elle une amitié qui me faisait trembler!... J'avais toujours peur qu'il vînt à savoir qu'il n'était pas son frère.

LE COMTE. Quand il l'aurait su!... je me plais à croire que ma fille n'aurait point oublié...

DURAND. Ce que je ne lui avais pas appris...

LE COMTE. C'est le tort que vous avez eu...

DURAND. Allez donc dire à cette enfant qu'elle est la fille d'un ancien noble, pour que son petit cœur se gonfle d'orgueil, de vanité!... Et si vous n'étiez pas venu, qu'en aurais-je fait avec ces idées-là!... J'ai mieux agi... j'ai coupé court au danger... j'ai fait partir mon fils pour l'armée... Oui, je m'en suis séparé... je me suis exposé à le perdre pour conserver votre estime, pour ne pas cesser d'être honnête homme à mes yeux.

GRÉVAL. C'est beau... très-beau... c'est de la république romaine

DURAND. Mon fils a fait son chemin, mais voilà le diable, Charles a continué d'aimer Julienne... Julienne aime Charles, et tous deux savent maintenant la vérité...

LE COMTE. Ma fille aimer votre fils!

DURAND. C'est du dernier positif... avec ma fortune et ses protections... Charles peut prétendre à tout; je lui donne deux cent mille francs en mariage.

GRÉVAL. Ça paierait une jolie charge d'avoué!...

LE COMTE. J'espère que vous ne vous êtes pas flatté que je consentirais...

DURAND. J'ai fait tout ce que j'ai pu pour fermer la porte à cet amour-là... mais enfin il est venu...

LE COMTE. Ce mariage est impossible.

DURAND. C'est votre dernier mot...

LE COMTE. C'est la volonté de son père.

DURAND. Prenez garde... Le registre de la mairie de l'an III... porte... père et mère inconnus...

LE COMTE. Aussi dès demain j'en appelle aux tribunaux... et je vous attaque.

DURAND. Moi!

GRÉVAL. Superbe cause!... les deux parties sont riches... c'est une fortune pour un avoué...

DURAND. Vous m'attaqueriez... moi!...

monsieur le comte... à quoi bon?.. écoutez... ce château m'appartient... je l'ai acheté et payé... Eh bien! j'y établis Julienne... elle l'habitera sous ma protection, sous la vôtre... oh! je ne vous interdirai pas le bonheur de la voir?... non... vous... moi nous viendrons quand nous voudrons auprès de cette chère enfant... et à sa majorité, Julienne choisira son époux... et son père... ce sera la première à laquelle ce bonheur sera arrivé.

LE COMTE. Monsieur Durand, je me plais à vous rendre justice, votre conduite a été parfaite... mais je ne reculerai devant aucun sacrifice pour soutenir mes droits!...

SCENE XIV.

LES MÊMES, JULIENNE.

JULIENNE, *accourant.* Monsieur le comte, monsieur le comte, c'est du Château... pressé... très-pressé.

(Elle lui remet une lettre.)

LE COMTE, *à Gréval et à Durand.* Vous permettez.

(Il décachète la lettre

JULIENNE, *apercevant Durand.* Ah!..... bonjour, mon bon père Durand.

GRÉVAL. C'est le préféré.

(Durand la baise au front et lui fait signe de ne pas parler pour ne point interrompre la lecture du comte.)

LE COMTE, *lisant.* « Je vous l'avais fait » pressentir hier soir, mon cher comte, il est » question de marier mademoiselle de Morville » avec le général baron de Laybach... Sa Majesté l'empereur et roi y tient beaucoup..... » Je suis heureux, monsieur le comte, d'avoir » à vous annoncer que Sa Majesté a daigné » vous comprendre ce matin dans la nouvelle » promotion des commandans de la Légion-» d'Honneur!... » (*Avec transport.*) Refusez donc quelque chose à cet homme-là!

JULIENNE, *timidement.* Eh bien! mon père!

LE COMTE, *lui passant la main sous le menton.* Eh bien! madame la baronne... Sa Majesté a daigné s'occuper de vous.

JULIENNE, *inquiète.* De moi!

LE COMTE, à *Durand.* Monsieur Durand, voici une lettre qui nous met tous d'accord!... Sa Majesté l'empereur et roi a disposé de la main de ma fille en faveur d'un de ses plus illustres généraux.

JULIENNE. Je n'y consentirai jamais.

DURAND, *abattu.* L'empereur!

GRÉVAL. Diable d'homme! il se mêle de tout.

LE COMTE. Ma fille, par toute l'autorité

que j'ai sur vous, je vous ordonne de vous préparer à recevoir M. le général baron de Layback comme votre futur époux.

JULIENNE. Oh! monsieur, vous ne me connaissez point encore, vous ignorez tout ce qu'il y a de fermeté dans ce cœur, de résolution dans cette petite tête. J'aime Charles depuis que j'existe... je n'aurai jamais d'autre époux que lui... je l'ai juré. J'attendrai cinq ans... dix ans... s'il le faut... Et quo votre baron de Rayback, de Ribrac, ne se présente pas ici avec des prétentions à ma main... car sans m'inquiéter en rien des désirs de l'empereur, jo lui déclare, à lui-même et en votre présence, quo jamais!....

SCÈNE XV.

JACQUES, *annonçant.*

JACQUES. M. le général baron de Laybach!

JULIENNE. Ah!... nous allons voir!

(Charles Durand entre en habit de général de brigade.)

JULIENNE. Charles!

LE COMTE. Le colonel!

(Dans son étonnemeot il laisse tomber sa lettre.)

DURAND. Mon fils!

GRÉVAL. Le jeune homme de tantôt.

JULIENNE. Ah! vive l'empereur!

DURAND. Mon fils baron!

GRÉVAL. La savonnette impériale.

CHARLES DURAND, *au Comte.* J'espère, monsieur le comte, que mou titre... mon nouveau grade ne me feront rien perdre de votre amitié.

(Durand passe devant son fils, lui fait signe d'espérer. Il ramasse la lettre que le Coiote avait laissé tomber, et la lui présente.)

DURAND, *au Comte.* Monsieur le comte... voici une lettre qui nous met tous d'accord... Sa Majesté l'empereur et roi a disposé do la main de votre fille en faveur d'un de ses plus illustres généraux... on ne peut rien refuser à cet homme-là!

AIR *du Calife de Bagdad.*

Quand il command', vous d'vez l'connaître,
L'empereur veut être obéi.
Il aime assez à fair' le maître,
Et même autre part que chez lui.
Mais d' la soumission la plus ample
Quand tous les rois noos donn'nt l'exemple,
Nous n' pouvons pas, nous autr's bourgeois,
Nous montrer plus fiers que des rois.

LE COMTE. Général, les ordres de l'empereur sont sacrés pour moi... la journée d'hier est encore présente à ma mémoire... et je me félicite de pouvoir vous prouver ma reconnaissance en assurant lo bonheur de ma fille.

DURAND. Il sera due un de ces jours.

AIR: *Par nos chants d'amour.* (LA DANSEUSE.)

Je cède à ses vœux,
Je consens à votre alliance.
Puissiez-vous toos deux
Vivre long-tems et vivre heureux!
Ce héros fameux
Voudrait voir dans toute la France
Anciens et nouveaux
Marcher sous les mêmes drapeaux.

ENSEMBLE.

Il cède à nos vœux,
Il consent à { votre / notre } alliance.
{ Puissions-noos / Puissiez-vous } tous deux
Vivre long-tems et vivre heureux
Ce héros fameux
Voudrait voir dans toute la France
Anciens et nouveaux
Marcher sous les mêmes drapeaux!

FIN.

